

Jean-Philippe de Garate
LE CONFÉRENCIER

Portaparole

Je dédie cet ouvrage à José Ignacio de Garate, qui navigua dans les fjords de Norvège, connut le passage de Narvik à Greenock pour enfin toucher à Mers-el-Kébir.

Paris, 24 mars 2020

Prologue

Atterrir à Ushuaïa réveille le voyageur le plus assoupi. À droite se dressent des montagnes, noires et hostiles, proches à les toucher. En bas à gauche, un bout de ville alignée sur le canal. Une minuscule piste, avec un aéroport composé en tout et pour tout d'une cabane : la douane. Pas de tour de contrôle. Et devant soi l'immensité d'un ciel chargé de gros nuages. Le pilote doit appuyer sur l'aile gauche et piquer vers le sol, puis redresser l'appareil et le poser sans louper son coup. Beagle se trouve juste là, en bout de piste, ses eaux glacées bordent la cité. On la découvre le long d'avenues battues par le vent, sous ce ciel gris sans nuances, menaçant.

Cette bourgade du bout du monde porte un nom bien trompeur. Nombre de touristes croient Ushuaïa un petit paradis, mais sans le canal vert baltique, ses eaux huileuses et odorantes, ce serait une Sibérie. D'autant que le bâtiment principal demeure *el Presidio*, son pénitencier : cinq pavillons disposés en étoile, construits au fil des années par les forçats mêmes qui l'ont peuplé. Les cellules, étroites et lugubres, disposées de part et d'autre d'un long couloir, ont abrité les criminels les plus endurcis, récidivistes souvent, ainsi que des détenus politiques parfois célébrés en héros. Rares sont les tentatives d'évasion... toutes

échouées. Les forçats revenaient délibérément au bagné. Pourquoi ce retour ? C'est simple. À l'extérieur c'est pire ! Il n'y a rien pour l'homme. Rien que le froid extrême et les espaces hostiles. Aucun abri. Ceux qui ne revenaient pas étaient retrouvés dans une gangue de glace.

En dehors des murs, les chantiers, dans lesquels s'échinent les condamnés, disposent d'un chemin de fer pour transporter les blocs de pierre, pas les forçats soumis à des marches exténuantes, avant et après leur labeur.

Le bagné, aujourd'hui musée maritime, fascine le touriste par cette attirance, parfois morbide, vers les lieux chargés de souffrance et de malheur. Les ouvertures qui fendent les parois, trop étroites pour permettre aux damnés de pencher la tête dehors, sont assez larges pour y laisser glisser le vent qui hurle. En cette saison, où la température peut atteindre moins 17°, celui qui le soir recevait deux couvertures se maintenait en vie. Sans elles, il était retrouvé mort le matin. Celui qui obtenait une seule couverture, en revanche, s'il survivait au froid, restait la nuit durant exposé aux pulsions de la chiourme. Usage, le plus souvent impuni, qui constituait une bonne raison pour s'évader.

Je n'ai cessé de penser des années durant à cette prison, car il y a une gradation dans la douleur. La pire géhenne, à l'opposé du froid, c'est l'étouffement.

Mon voyage a commencé par là.

* * *

L'emmurement et la claustrophobie mènent aux extrêmes : qui se trouve enfermé transpire à grosses gouttes, sa vue se trouble, puis il perd pied... Pour échapper à cet étai, chacun, pour en sortir, se révèle capable de tout et du pire, je le sais. Au niveau le plus supportable, par mesure de comparaison, prenons dans les métropoles les « métros sardines ».

Mon expérience, toutefois, ce n'était pas la prison ni le métro, mais à l'université, là où les esprits s'étoffent.

À cette époque, je donnais des conférences destinées aux étudiants étrangers. L'amphithéâtre, large, ample, se trouvait dans une annexe de la Sorbonne. S'y rendaient des jeunes gens issus des quatre coins du monde : vénézuéliens ou danois, néo-zélandais et russes. Les thèmes étaient libres...

Bref, j'exposais à ces étrangers la manière de penser et de se tirer d'affaire dans notre douce France, le pays qui produit plus de 365 sortes de fromages et on ne sait plus combien de milliers de normes...

C'était la fin de l'hiver et l'orage menaçait. La blancheur du Panthéon se détachait sur le ciel noir et je m'étais précipité dans le bâtiment universitaire pour échapper à la pluie qui s'était déchaînée d'un coup. Leurs cigarettes au bec, sous le porche, les étudiants riaient. Et moi, trempé jusqu'aux os, je fumais avec eux.

J'aimais donner ces cours, et plus encore, m'assurer que les auditeurs comprenaient. Je m'interrompais de temps à autre pour susciter les questions. Ce qui est évident à Paris ne l'est pas à Singapour ou Santiago ! Ma plus grande fierté résidait dans l'affluence grandissante.

L'accès à l'amphithéâtre se faisait par deux double-portes donnant sur les escaliers qui descendaient vers la chaire, avec très classiquement, des rangées de fauteuils et tablettes de chaque côté. Ce jour-là, une des double-portes était condamnée et, selon ce que m'avait confié le préposé de l'accueil, devait être remplacée les jours suivants. Les normes de sécurité étaient donc temporairement abolies, puisque ne subsistait qu'un seul accès. Rien de dramatique !

Parmi la centaine d'étudiants, une jeune Anglaise devant suivre un autre enseignement, partait toujours avant la fin. Comme d'habitude, ce jour-là, elle m'adressa un petit signe de la main, bien sympathique, et remonta jusqu'à la sortie. Elle n'arrivait pas à ouvrir. Un garçon charitable se leva pour l'aider. J'étais occupé par mon cours, et ne leur prêtais qu'une attention distraite. Mais tout de même, la scène durait. Et je voyais maintenant le garçon lever une jambe, la poser sur la porte pour tirer, puis pousser, tirer à nouveau, sans succès. Pour finir, je suspendis le cours le temps qu'à plusieurs, nos jeunes sportifs débloquent cette satanée porte. Elle avait été fermée par le dernier retardataire. Or, manifestement, elle refusait de s'ouvrir. Le temps passant, avec le portable, j'appelai le préposé de l'accueil : il était sur messagerie. J'avais un autre numéro, celui des services administratifs : pause déjeuner, personne ne répondait. Des astucieux s'échinaient pour débloquer la deuxième porte, mais des rubalises et des barres de sécurité leur interdisaient toute action.

Il fallait ouvrir la porte ! J'incitais les étudiants à donner l'alerte puis, en l'absence de réaction, à crier ensemble, à pleins poumons « Au feu ! ». L'amphi se trouvait en

sous-sol. Ce n'est pas le feu qui menaçait. La pluie se déchainait et des rigoles d'eau commençaient à glisser le long des soupiraux... La salle de cours allait être transformée en piscine ! On cessait de rire. Cela faisait maintenant vingt bonnes minutes que nous nous battions, car j'avais quitté la chaire pour me joindre aux sauveteurs. J'ai alors vu la panique s'emparer des étudiants. Des textos en toutes langues étaient partis pour appeler au secours.

Nous avons parmi nous un petit malin. On peut ne pas le croire, mais il existe cent témoins ! Le Slovène allait débloquer la porte avec le tirebouchon d'un canif suisse.

D'autres avaient tenté en vain de soulever un battant avec une règle en fer et des accessoires de motard. Lui, d'un tour de main, avait libéré le pêne de la gâche. Cet incident me fut précieux : il rappelait à l'enseignant les limites étroites de son savoir.

* * *

J'allais bientôt être recruté comme conférencier par une compagnie maritime. Destination Amérique australe. Pour autant, j'avais encore beaucoup à apprendre. Pas les sujets de mes petits cours d'érudit, mais bien ce que les faits, les gens, les choses de la vie vous apprennent... Et en manière d'enfermement, le sommet allait être atteint, dès Ushuaïa, dans un ascenseur du bateau.

Il était 7h du matin et un arrêt brutal nous bloqua entre deux étages. Je me trouvais avec deux passagers anglais qui tenaient leur tasse de thé à la main. La chaleur

montait, les mécaniciens appelés d'urgence s'affairaient sur les cloisons et, enfin, les portes s'entrouvrirent. Béni soit cet instant ! Mon royaume pour un bol d'air ! Rien ne vaut l'air du large.

C'est, soit dit au passage, faire preuve d'une belle présomption que de prévoir des monte-charges dans les bâtiments de croisière. Il suffirait de prévoir des rampes pour les invalides et les colis. Car un navire bouge. Tout est soumis à pression. Qu'un ascenseur soit bloqué est fort probable. Et je vous laisse imaginer votre inconfort lorsque la gîte du bateau se creusant, vous vous trouvez coincé entre deux étages. Oui, certes, il existe un personnel plus que qualifié à bord. Mais remettre d'équerre une cabine sortie de ses rails, on a connu plus facile... Et vous, vous êtes comme un poisson dans un aquarium, le corps collé sur la cloison, la tête de traviole.

Le yacht de Puerto Williams

Richard mon cousin vivait à Benicia, au nord de San Francisco, Californie yankee. Il m'avait ouvert les lieux les plus singuliers : les bains de boue de Calistoga, certains vignobles rares, et pour finir une jetée à l'écart de la ville... où j'ai vu se profiler dans l'ombre le yacht gris cuirassier du président Franklin Delano Roosevelt...

— Une vedette plate comme une limande, souria-t-il.

Richard est mort l'année qui a suivi mon passage, à trente-sept ans. À cette époque-là, le sida tranchait les vies. En dépit de la maladie qui l'emportait, sa voix demeurait douce. Au fil du temps, je mesure la profondeur du manque qu'ouvrent de telles disparitions. Son visage ouvert et souriant, encadré de cheveux blonds bien coiffés, revient me rappeler mon évasion californienne, nos conversations dans le jardin, les jets d'eau du jacuzzi... Mais il est temps de retrouver le conférencier et son navire.

L'escale après Ushuaïa serait à Puerto Williams. La ville la plus extrême, par-delà le canal de Beagle, au Chili.

Qu'on imagine ma surprise en apercevant, lors des manœuvres d'approche, une réplique à l'identique du yacht du président ! La même couleur gris cuirassier. Pourtant sa présence n'a jamais intéressé un romancier, ni

même les guides locaux. Aucun récit sur le sujet. Francisco Coloane, le conteur épique de l'Amérique australe, l'a ignoré.

Autant le dire sans ambages : j'ai contracté pour ce port un attrait immédiat. Le pays demeure mystérieux, mais accessible, pour ceux qui sont prêts à passer de l'autre côté. Et les deux pilotes du cru qui, dans les fjords, allaient conseiller jour et nuit le pacha et les officiers de quart, s'avèrent des compagnons précieux.

Vêtus de chandails de grosse laine, ces marins discrets et pas jeunes, susurrant plus que parlant, permettaient à notre bâtiment de passer partout.

L'un d'eux était chilote, l'autre aisen. Dormant à peine, se soutenant à coup de maté, ou d'autres boissons indigènes chaudes, ces deux-là considèrent le poids du bâtiment, minuscule insecte posé sur l'eau dans la nuit australe. Sur le canal de Beagle, au cœur des fjords, le plancher maritime est très inégal, la marée s'invite. La colère monstrueuse du Pacifique surpassant les eaux internes, les ravines sous-marines, le ressac, les éboulements de milliards de mètres cubes de gravats tombés des Andes, les tremblements de terre... tout bouge. Tout le temps. Bref, vous pouvez passer trente fois au même endroit, il aura encore changé.

Nous allions accoster, et je m'approchai du pilote qui, quittant la passerelle, allait s'allonger. Je le dérangeai, je le retardai, et m'excusai en deux mots.

— Juste une question ! *Por favor* !

Je n'allais pas lui faire perdre son temps. Je lui dis de but en blanc avoir vu le yacht du président Roosevelt. Il allait me prendre pour un égaré, sans doute mal sorti du

sommeil... c'était sûr ! Un de ces Européens décadents, de ces histrions qui rapploient « faire leur intéressant » sur la passerelle. Rien de tout cela ne se produisit. Il confirma posément mes dires.

— Normal, dit-il, il passe ici de temps à autre.

Les histoires de vaisseaux fantômes, j'avais déjà donné ! j'étais presque déçu de ne pas être démenti ! D'un geste lent, lourd, il poussa une porte de sûreté donnant sur la coursive bâbord et me la tint. Ses cernes étaient profonds... ils allaient se creuser encore, plus tard, juste avant l'inferral golfe des Peines. La nuit venait de finir. Nous sortîmes ensemble et je lui proposai une cigarette, mais il préférait les siennes à la couleur seigle. Son comportement était bien plus que poli.

Je tiens cet épisode au nombre des « moments qui comptent », car j'eus le privilège d'une explication.

— Ici, le pire ennemi, c'est le brouillard. Parce que même la nuit, par temps clair, on a des repères. Ceux de mes frères.

Il parlait des indiens Alakalufs et Onas qui allumaient des feux sur ces promontoires, ainsi nommés « Tierra del Fuego », et guidaient les navires.

La vedette de Roosevelt, « plate comme une limande », se fondait sur la surface de la mer. On pensait la voir, mais ce n'était que son reflet dans l'eau. Ici, à Puerto Williams, pour l'éviter, on commet l'erreur de passer bien trop à bâbord, là où se trouvent les hauts fonds. Une embarcation coule en trente secondes, avec une eau à zéro degré pour les naufragés.

Nous ne revîmes pas le yacht, perdu dans la brume, mais j'avais pris ma leçon. Demeurer logique, savoir son

métier ? C'est l'évidence ! Ne jamais exclure ce que la sagesse des anciens nous a transmis, regarder les feux allumés sur les rivages. Oui, bien sûr ! Mais surtout, ne pas se soucier du ricanement des terriens.

Le matin venu, je débarquai avec les enfants pour nous dégourdir les jambes. Nous allions à droite à gauche, boire un bon chocolat chaud, nous amuser sur telle place qui s'avéra parfaite pour une partie de cache-cache. Nous avions le temps, et nous nous éloignâmes du port. Aux abords d'un cours d'eau, nombre d'arbres abattus et écorchés formaient un large monticule. Leurs troncs blanchis laissaient imaginer les effets néfastes d'une épidémie, mais ma grande fille me désigna les responsables : une colonie de castors. Certains poussaient un grand tronc afin d'aménager un bassin, d'autres, plus nombreux, rongeaient de longues lanières de bois, d'autres encore s'affairaient dans un marais riche en végétation où voletaient des libellules. L'un d'entre eux, bien dodu, abandonna sa tâche pour se frotter le ventre et bailler de ses grandes dents.

Les enfants, que j'invitai à la discrétion pour ne pas effrayer les rongeurs, firent demi-tour pour reprendre la route, en dansant de joie. Distants d'une vingtaine de mètres, ils ne se retinrent plus et se mirent à pouffer de rire devant le si joyeux spectacle auquel ils avaient assisté.

De l'angle de la route que nous abordions, nous pouvions apercevoir par une trouée le canal et, assez loin, notre bateau. Je regardai ma montre, mais le vent qui se levait suffit à me faire comprendre que nous avions traîné. Alors les premiers nuages, de si larges nuages gris perle, se levèrent de la mer. Le spectacle du soleil déclinant s'invitant

dans leurs plis donnait presque le tournis car ils évoluaient à une telle vitesse ! Je n'étais pas mécontent de rejoindre la ville, puis la jetée. Le ciel devenait noir. Nous retournâmes à bord et la nuit australe écrasa Puerto Williams et l'île de Navarino.

Table

<i>Prologue</i>	9
Le yacht de Puerto Williams	15
Le fils de Punta Arenas	21
Le tabou	25
Un dimanche à Chacabuco	29
Les enfants de Chiloé	37
To be or not no be	43
La diva	47
La blonde de Valparaiso	51
Casanova	59
Le poète tchèque	63
Tango	67
Il était temps que la croisière s'achève	73
<i>Épilogue</i>	79